

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La fille de Roland

Bornier, Henri de

Paris, 1875

Acte premier

urn:nbn:de:hbz:5:1-18728

L.A

FILLE DE ROLAND

DRAME

ACTE PREMIER.

Une vaste salle dans le château de Montblois. — Au fond, une galerie ouverte par laquelle on aperçoit le cours du Rhin et les montagnes de la Saxe. — Tours et tourelles.

SCÈNE PREMIÈRE.

RADBERT, THÉOBALD, SERVITEURS travaillant à fourbir des épées, des arcs. Radbert est assis devant une table où est une sorte d'échiquier.

RADBERT.

Théobald, vois un peu s'il n'arrive personne
Près des bois, du côté de la Marche saxonne?

THÉOBALD.

Pas encor, sire moine.

RADBERT.

Et près du Rhin?

THÉOBALD.

Non plus.

RADBERT, à part.

Pourtant le comte, après deux mois d'absence...

(Aux serviteurs.)

Or sus,

C'est l'heure du repos. Mais laissons aux esclaves
Les vils plaisirs : il sied que les vôtres soient graves.
Venez ! — Voyez ce jeu. Jeu très-noble !

THÉOBALD, se rapprochant de la table.

Est-il vrai ?

RADBERT.

Inventé l'an dernier par Wibold de Cambrai,
Pour Charlemagne même.

THÉOBALD.

Oh ! ce jeu, j'imagine,
Doit être digne en tout d'une telle origine.

RADBERT.

Oui, par son nom d'abord. C'est le *jeu des vertus* :
Les joueurs à ce jeu ne sont jamais battus ;
Je vais vous l'expliquer.

THÉOBALD.

Moi, je suis tout oreilles.

(Les serviteurs se groupent autour de Radbert.)

RADBERT.

Ce tableau se divise en cases bien pareilles,
Cinquante-six... Voyez ! Sur chacune est écrit
Le nom d'une vertu du cœur ou de l'esprit...

THÉOBALD.

Cinquante-six vertus ! C'est une forte somme,
Et pour les pratiquer c'est bien peu d'un seul homme !
Et comment s'y prend-on, sire Radbert ?

RADBERT.

Voici :

On a chacun trois dés, on les agite ainsi...

THÉOBALD.

Très-bien !

RADBERT.

Sur l'échiquier au hasard on les jette;
On lit, d'après la case où chaque dé s'arrête,
Le nom des trois vertus que désigne le sort,
Et l'on doit, tout le jour, par un sincère effort,
Pratiquer ces vertus, petites ou majeures.

THÉOBALD.

Tout le jour, seulement ?

RADBERT.

Le jour de vingt-quatre heures !

Essayons.

THÉOBALD, regardant au dehors.

Sire moine, il me semble là-bas
Voir venir... C'est le comte Amaury, n'est-ce pas ?
Oui, messire, c'est bien le comte, notre maître;
Je ne me trompe pas : j'ai pu le reconnaître ;
C'est bien son gonfanon vert et bleu... Quel bonheur,
De le revoir enfin, notre maître et seigneur !
Certes, c'est qu'il n'est point, du Rhin à l'Aquitaine,

De cœur plus généreux et d'âme moins hautaine;
Seulement dites-moi, messire chapelain,
D'où vient qu'à la tristesse il est toujours enclin;
Excepté quand son fils est là, l'on pourrait croire
Que quelque souvenir tourmente sa mémoire...

RADBERT, vivement et montrant la table où il conduit Théobald.

C'est le *jeu des vertus* qui répondra pour moi.
— Jette un dé.

THÉOBALD, jetant un dé et lisant sur l'échiquier.

« De juger tes maîtres abstiens-toi. »

RADBERT, prenant Théobald par l'oreille.

Tu vois!

(A part.)

Notre âme en vain se voile et se retire,
Le regard d'un enfant saura toujours y lire!

THÉOBALD, qui de nouveau a regardé au dehors.

Sire moine, au manoir le comte vient d'entrer.

RADBERT.

Enfin, le voici donc!

(Les serviteurs sortent d'un côté. Entre Amaury.)

SCÈNE II.

RADBERT, AMAURY.

AMAURY, saluant Radbert.

Dieu vous puisse honorer!

RADBERT, rendant le salut.

Dieu nous rende meilleurs!

AMAURY, cherchant autour de lui.

Mon fils?... Mon fils?... de grâce !

Répondez vite...

RADBERT.

Aucun danger ne le menace :

Des colons sont venus l'avertir ce matin
Qu'un auroch ravageait leurs terres près du Rhin,
Et sur l'heure, suivi d'une escorte nombreuse,
Gérald partait... Croyez qu'il fera chasse heureuse.

AMAURY.

Bien ! — Qu'on nous laisse seuls.

(Les serviteurs sortent.)

Pardonnez-moi, Radbert,

Mes craintes pour mon fils : j'ai déjà tant souffert,
Vous le savez, hélas ! et souffert par ma faute,
Que j'attends chaque jour le malheur comme un hôte !

RADBERT.

En effet, vos regards tristes, votre pâleur...
Dieu vous enverrait-il quelque nouveau malheur ?

AMAURY, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Quel que soit le malheur dont le destin m'accable,
Je le supporte en homme et l'accepte en coupable !

RADBERT.

Coupable, vous l'étiez, et... trop certainement !
Le crime était en vous, sur vous le châtiment ;
Partout on vous nommait traître, perfide, infâme :
J'ai sauvé votre corps, puis j'ai guéri votre âme.

De mes efforts constants je suis récompensé,
Puisqu'il ne reste en vous rien de l'homme passé;
Vous avez par vingt ans de dure pénitence
De votre premier juge effacé la sentence,
Et ce long repentir, de vos fautes vainqueur,
En vous a tout changé, le visage et le cœur;
Oui, quand je vous regarde et quand je vous écoute,
Votre passé me semble un mensonge, et j'en doute;
Nul ne reconnaîtrait dans le comte Amaury
L'homme que Charlemagne autrefois a flétri;
Et vous pourriez parler à présent de cet homme
Comme d'un étranger que par hasard on nomme

AMAURY.

Vous vous trompez, mon père : il est des crimes tels
Que, même l'arbre mort, ses fruits sont immortels!
Vous ne savez pas tout; vous ignorez encore
Quel nouveau désespoir maintenant me dévore;
Vous ne m'avez connu, condamné qu'à demi;
Eh bien, écoutez-moi.

RADBERT.

J'écoute, mon ami.

AMAURY.

Vous connaissez, Radbert, le but de mon voyage,
Ou plutôt de ce long et dur pèlerinage :
Je sentais, j'étais sûr, qu'en retrouvant les lieux
Témoins de mon forfait, je le pleurerais mieux.
Poussé par ce désir qu'en vain l'âme comprime,
J'avais soif de revoir le théâtre du crime,
Ces monts pyrénéens et ce fatal vallon

Où Roland a péri, livré par Ganelon !
 Je les reconnus trop, ces pics tristes et sombres,
 Ces torrents, ces pins noirs aux gigantesques ombres ;
 C'était bien Roncevaux ! Seulement, par endroits
 L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois !
 C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
 Pour le grand Empereur et pour la douce France,
 Les superbes héros, mes nobles compagnons,
 Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms ;
 C'est que de leur sang pur cette terre est trempée,
 C'est que si je cherchais du bout de mon épée,
 En remuant le sol, sans doute je pourrais
 Retrouver un ami dans ce que j'y verrais !
 C'est qu'on découvre encor, sous les roches voisines,
 Des cadavres percés des flèches sarrazines !...

RADBERT.

Calmez-vous, Amaury !

AMAURY.

Moi ? Je suis Ganelon,
 Ganelon le Judas, le traître, le félon !
 Je restai là trois jours ; au fond de ma pensée
 Je revoyais mon crime et ma honte passée,
 Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
 Nos défis échangés aux yeux de l'Empereur,
 Les douze pairs livrés aux Sarrazins d'Espagne
 Par moi comte et baron, parent de Charlemagne !
 Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
 Nos preux tomber surpris par les coups des archers,
 Olivier et Turpin, mouvantes citadelles,

Terribles, se ruer parmi les infidèles,
Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'oliphant !
— J'étais là seul, mon âme en mon crime absorbée,
Frissonnant, à genoux, la poitrine courbée ;
Je priais, je pleurais ; la nuit autour de moi
Descendait, pénétrant mon cœur d'un vague effroi.
Tout à coup retentit le tonnerre, et la rage
De l'ouragan me vient rappeler cet orage
Dont Charlemagne, au bruit du tonnerre roulant,
Disait : C'est le grand deuil pour la mort de Roland !
A tous ces souvenirs la force m'abandonne,
Et j'embrasse la terre en m'écriant : Pardonne !
Avant la mort, grande ombre, accorde-moi la paix,
Suis-je donc condamné pour jamais ? — Pour jamais !
Répondit une voix. Je relevai la tête,
Et je crus voir, je vis, sous l'horrible tempête,
Parmi les rocs fumants qui m'entouraient partout,
Un homme, un chevalier, immobile et debout.
Un blanc linceul couvrait jusqu'aux pieds le fantôme,
Mais laissait deviner la cuirasse et le heaume ;
Et la voix même avait cet accent souverain
Et rude qu'elle prend dans le casque d'airain.
— Eh ! quoi, Roland ! criai-je, ô martyr que j'implore,
Pas de pardon, jamais ? — Jamais ! répond encore
La voix sinistre. Au loin, de sommets en sommets,
La montagne redit le mot fatal : Jamais !
Et moi, qu'avait brisé cet arrêt de la tombe,
Je tombai sur le sol comme un cadavre tombe.
Quand je me relevai, le jour brillait aux cieux,
Et je redescendis le mont silencieux.

Un moment, je voulus au fond de ces retraites
M'ensevelir, ainsi que vos anachorètes ;
Mais je me rappelai, mon père, vos avis :
D'autres devoirs me sont imposés : j'ai mon fils !

RADBERT.

Comte, votre récit n'a rien dont je m'effraie :
Ainsi plus d'une fois se rouvrira la plaie !
Éloignez maintenant, d'autres soins occupé,
Ces vaines visions de votre esprit frappé.
L'écho répondait seul à votre voix fiévreuse,
Et l'ombre de Roland serait plus généreuse ;
Les vivants, dont la haine irrite les tourments,
Osent dire : Jamais ! — Les morts sont plus cléments !
Que votre fils soit donc votre unique pensée,
Que par vous vers le bien sa route soit tracée ;
Sans chercher plus avant dans les secrets des cieux,
Je sais qu'il est loyal autant qu'audacieux,
Qu'il se fait de l'honneur l'image la plus haute...

AMAURY.

Ah ! Radbert, si jamais il apprenait ma faute,
S'il apprenait mon nom, mon vrai nom...

RADBERT.

Il faudrait,
Même alors, bénir Dieu dans tout ce qu'il ferait !
Dans ses desseins profonds mettez votre assurance ;
Comme un bienfait, de lui recevez la souffrance,
Car pour l'âme, souillée encor malgré nos soins,
Toutes larmes de plus sont des taches de moins !

AMAURY.

Oui ! — Dites-moi pourtant, malgré ma prévoyance,
Gérald n'a-t-il aucun soupçon de sa naissance ?
Sur moi, sur mon passé, n'a-t-il rien découvert ?
Avons-nous fait assez pour le tromper, Radbert ?

RADBERT.

Nous avons tout prévu : ne craignez rien.

AMAURY.

Peut-être !

A son âge l'esprit cherche et veut tout connaître ;
Vous parle-t-il parfois de sa mère ?

RADBERT.

Souvent.

Mais je trouble à dessein ses souvenirs d'enfant ;
Son jeune cœur, suivant la pente naturelle,
N'en croit que mes récits sur vous-même et sur elle :
Il ignore son rang, ses malheurs, son vrai nom ;
Ainsi, rassurez-vous.

AMAURY.

Je le devrais... mais non !

Il me semble souvent en mon ignominie
Que ma faute n'est pas encore assez punie,
Quand, pour me rappeler mon opprobre immortel,
Je pense au jour où, moi ! j'ai conduit à l'autel
La veuve de Milon, duchesse de Bretagne,
La mère de Roland, la sœur de Charlemagne !
Charlemagne, debout sous le grand dais royal,
Me dit en souriant : Mon frère, sois loyal !

Et Roland, sans un mot de jalousie amère,
Tendit sa main vaillante au mari de sa mère !
— Ah ! dans ce jour d'orgueil, que ma honte a payé,
Que ne suis-je tombé, sous leurs yeux, foudroyé !
Et vous-même, Radbert, le jour de mon supplice,
Il fallait me laisser mourir ; c'était justice ;
Et ce corps vil, sanglant, meurtri, percé de coups,
Il fallait le laisser la pâture des loups !
J'ai souffert, depuis lors, ce qu'aucun mot n'exprime,
Ma chair même a gardé le long frisson du crime !
Mais de tous les tourments le plus cruel pour moi,
C'est mon fils ! Tout mon cœur, Radbert, bondit d'effroi
Quand je songe qu'il peut me dire un jour : « Ma mère
« Fut celle de Roland ; qu'as-tu fait de mon frère ? »
Quand je songe surtout que, demain, aujourd'hui,
Le poids de mon forfait peut retomber sur lui !
— Ecoutez... écoutez... Quelle terreur me glace !

(On entend une fanfare au dehors.)

Le son de l'oliphant ! — Ce n'est pas l'air de chasse.
De Gérard. C'est un air de combat.

RADBERT, regardant au dehors.

C'est bien lui,
Gérald... Une étrangère... un Saxon captif...

AMAURY, regardant également.

Oui !

SCÈNE III.

LES MÊMES, BERTHE, GÉRALD, RAGENHARD enchaîné
et maintenu par des esclaves.

GÉRALD.

Mon père !

AMAURY, le pressant dans ses bras.

Mon Gérald ! — Mais dis-moi... car j'ignore...
Tu n'es pas blessé ?...

GÉRALD.

Non, par malheur ! Pas encore !
C'est par vous que j'appris qu'en faisant son devoir
La première blessure est douce à recevoir.
Eh bien, pour recevoir ma première blessure,
Aucun jour n'eût été meilleur, je vous l'assure !

(Regardant Berthe, qui est restée un peu en arrière.)

Mais les Saxons, madame, en fuyant sous mes coups,
M'ont à peine permis de combattre pour vous.

BERTHE, avançant, à Amaury.

L'éloge mérité que votre fils évite,
Il l'aura : Les Saxons ne fuyaient pas si vite !
Et tous mes serviteurs brusquement dispersés,
N'est-il pas vrai, messire, en témoignent assez !

AMAURY.

L'éloge pour mon fils est glorieux, madame !
Votre voix, vos regards, cette fermeté d'âme
Que tout annonce en vous après un tel danger,
Prouvent que rien de grand ne vous est étranger !

Chez le comte Amaury soyez la bienvenue,
Madame ! La demeure est pour vous inconnue,
Et sans doute vos pas pour la première fois
Viennent de rencontrer ce manoir de Montblois ;
Car ce fief est lointain et séparé des autres
Par de vastes forêts qui se joignent aux nôtres.
Comment donc, depuis quand, dans ce pays désert
Vous trouviez-vous ?

BERTHE.

Je viens des rives du Wésér,
De Fritzlar, où souvent les filles de mon âge,
Au tombeau d'un martyr, vont en pèlerinage.
Nous descendions au fond de ce bois où s'étend
Un ruisseau lent et noir, une sorte d'étang,
Quand d'affreux hurlements, que l'écho nous renvoie,
S'élèvent, et, pareils à des bêtes de proie,
Des hommes d'un aspect formidable et hideux
Dispersent mon escorte et m'entourent. L'un d'eux
Cherchait à me saisir, et, l'injure à la bouche,
Me menaçait déjà de son geste farouche ;
Mais tout à coup sa main laisse échapper le fer,
Le cri guerrier : Montjoie ! a retenti dans l'air ;
C'était lui, votre fils. Souriant et tranquille,
Du cercle de son glaive il me fait un asile !
Bientôt les ennemis veulent fuir, mais en vain ;
Il les frappe, il les pousse au fond du noir ravin ;
Il semble avec regret voir décroître leur nombre,
Il poursuit les derniers sous la ramure sombre ;
Puis, revenant vers moi, sauvée enfin par lui :
« Allons ! nous avons fait bonne chasse aujourd'hui ! »

AMAURY.

Bien, Gérard !

GÉRARD.

Je n'ai fait que mon devoir, mon père.
« Il sied de ne compter ses ennemis qu'à terre, »
M'avez-vous dit souvent. J'ai suivi vos leçons.
Mais je dois m'accuser aussi. — Quand les Saxons,
Éperdus et tremblants, ont fui sous mon épée,
Quand de leur sang j'ai vu ma main toute trempée,
Il m'a semblé, tuant pour la première fois,
Que tout changeait, mon cœur, mes sens, mes yeux, ma voix ;
Quel étrange pouvoir la victime abattue,
L'homme qui meurt a donc sur l'homme qui le tue !
Je me sentais saisi par un être nouveau,
Une rouge vapeur me montait au cerveau ;
Même quand l'œuvre est juste, il est étrange comme
Un reste de Caïn est caché dans tout homme !
C'est ainsi que j'allais, frappant, frappant toujours,
Non plus, tel que la veille, ou des loups ou des ours...
Des hommes ! Une chair faite comme la mienne !
— Mais quand j'eus dispersé cette horde païenne,
En revenant vainqueur, ivre encore et joyeux,
J'aperçus immobile et me suivant des yeux,
L'étrangère ! On eût dit que la victoire juste
La remplissait pourtant d'une tristesse auguste
Et qu'elle demandait à Dieu pour tous ces morts
Le pardon, pour sauver le vainqueur du remords !
Alors, je compris bien que Dieu, qui nous envoie
Aux combats, en permet l'ardeur, mais non la joie !

— Un Saxon était là, le chef et le dernier ;
Décidez de son sort. Le voici prisonnier.

AMAURY, faisant signe de faire avancer le prisonnier.

Bien ! nous ferons de lui justice bonne et prompte.

BERTHE.

Pour cet homme soyez indulgent, sire comte :
Celui qui juge, Dieu plus tard le jugera.

AMAURY.

J'obéirai, madame, autant qu'il se pourra.

(Il se place sur un fauteuil élevé, ayant Radbert près de lui. Berthe et Gérard
restent un peu à l'écart.)

Quel est ton nom, païen ?

RAGENHARDT.

Ragenhardt.

AMAURY.

Et ton âge ?

RAGENHARDT.

L'âge de mon pays depuis son esclavage,
Trente ans.

AMAURY

Et tes parents ?

RAGENHARDT.

Mon oncle est Witikind.

AMAURY.

Ton père ?

RAGENHARDT.

Il était roi quand Charlemagne vint.

AMAURY.

Et toi, le fils d'un roi, dans une embûche infâme,
Tu viens comme un bandit attaquer une femme?

RAGENHARDT.

Bandit... pour tout vainqueur c'est le nom du vaincu !
Toi qui peux me tuer, pourquoi m'insultes-tu ?

AMAURY.

La guerre a prononcé la sentence suprême ;
Ton oncle Witikind a reçu le baptême ;
De vos douze tribus les chefs se sont soumis,
Ils se sont faits chrétiens...

RAGENHARDT.

Les pères... mais les fils !

Mon père, à moi, d'ailleurs, a dédaigné de vivre ;
J'ai sa mort à venger, non son exemple à suivre ;
Je l'ai vu par les Francs massacrer sans pitié,
J'étais bien jeune... mais je n'ai rien oublié !

AMAURY.

Tout Saxon, d'ordinaire, est habile et perfide,
A cacher ses desseins son esprit est rapide ;
Cependant je crois voir plus de sincérité
Dans ton accent sauvage et ton œil irrité.
— Tu mérites la mort...

RAGENHARDT.

Croit-on que je l'ignore ?

Je venais pour tuer, tuez-moi.

AMAURY.

Pas encore.

Celle que tu voulais frapper si lâchement
Ici m'a demandé ta grâce en ce moment ;
Je pourrais donc laisser ton crime sans vengeance.
Mais toi-même rends-moi possible l'indulgence :
Veux-tu rester en Gaule et te faire chrétien ?
Tu sauveras tes jours à ce prix.

(Silence de Ragenhardt.)

Parle!... Eh bien?...

Ton sort est dans ta main, je te le dis encore.

RAGENHARDT.

Dieu peut-être a sur moi des desseins qu'on ignore ;
Je ne peux refuser si j'en suis l'instrument ;

(Regardant Amaury.)

J'accepte ; mais hier, j'aurais fait autrement !

AMAURY.

Sois donc chrétien, Saxon, et dès ce jour commence
A prouver que ton cœur comprend cette clémence.

BERTHE, avançant vers Amaury.

Merci, comte ! Il m'est doux, en vous disant adieu,
De penser que j'ai pu gagner cette âme à Dieu.

RAGENHARDT, dont on a détaché les liens, s'arrêtant près de sortir.

Quoi ! vous partez, madame ?

BERTHE.

A l'instant. Que t'importe ?

RAGENHARDT.

Et vous avez sans doute une nombreuse escorte ?

BERTHE.

Non, mais j'espère ici, pour franchir les forêts,
Trouver des défenseurs.

GÉRALD.

Oui, certes ! ils sont prêts.

RAGENHARDT.

Ne partez pas, madame.

BERTHE.

Et pourquoi donc ?

RAGENHARDT.

Chrétienne,

Ma générosité doit répondre à la tienne.
Les tribus des Saxons, sans attaquer Montblois,
Se répandront ce soir dans la plaine et les bois ;
Pour leur livrer bataille il faudrait une armée.
Restez donc dans ces murs quelque temps enfermée ;
Je puis sans les trahir vous sauver de leurs coups,
Madame . . . Et maintenant, je suis quitte envers vous !

(Avant de sortir, regardant les autres assistants.)

— Vous, sachez-le : la Saxe est debout tout entière,
Le flot sombre et vengeur va franchir sa frontière.
La bataille sera dure, je vous le dis !
Le passé n'est pas mort. Charlemagne, jadis,
Donna l'ordre qu'en Saxe eût la tête coupée
Quiconque dépassait la hauteur d'une épée.
Ce fut trop peu ! Bientôt viendront vos repentirs.
O vainqueurs, prenez garde aux enfants des martyrs !

(Il s'éloigne au fond parmi les hommes du manoir.)

SCÈNE IV.

AMAURY, RADBERT, BERTHE, GÉRALD.

BERTHE.

Sire comte, chez vous me voilà prisonnière.
Savez-vous toutefois s'il est quelque manière
D'échapper aux Saxons en sortant de vos murs ?

GÉRALD.

Madame, il n'en est point.

BERTHE.

Tous, vous en êtes sûrs ?

AMAURY.

Oui, madame. Restez. Mais c'est vous qui, peut-être,
Protégerez ici la maison et le maître ;
Et j'ose dire, ému d'un respect grave et doux,
Comme autrefois Tobie : un ange est près de nous !

BERTHE.

Dieu préserve mon cœur des vanités frivoles !
Mais, comte, pour payer ces courtoises paroles
Et me montrer du moins digne d'un tel accueil,
Mon nom seul suffira, si je n'ai trop d'orgueil,
Et vous tressaillirez à tout ce qu'il rappelle,
Vous, chevalier de France et chevalier fidèle !

AMAURY.

Quel est-il donc, ce nom ? Parlez, parlez !

BERTHE.

Je suis

Nièce de Charlemagne, orpheline depuis
Le jour de Roncevaux ; on appelait ma mère
La belle Aude, le duc Roland était mon père.

GÉRALD.

La fille de Roland !

AMAURY, reculant avec terreur et saisissant la main de Radbert.

La fille de Roland !

RADBERT, bas.

Prenez garde, Amaury ! Vous êtes tout tremblant.

AMAURY.

Dieu juste ! Est-il possible ?

RADBERT, bas.

Amaury, prenez-garde !

Soyez maître de vous : votre fils vous regarde !

AMAURY, se remettant un peu.

Madame, pardonnez mon trouble et mon émoi ;
Ce grand nom de Roland, un soldat comme moi
Ne saurait l'écouter sans tressaillir dans l'âme...
Vous me l'aviez prédit ; pardonnez-moi, madame !

BERTHE.

Merci, comte Amaury ; sire Gérard, merci !
Mais oubliez mon rang en m'accueillant ici.
Auprès de l'empereur même j'ai l'habitude
De chercher le bonheur calme et la solitude ;
Je ne veux être ici que Berthe ; c'est mon nom.

AMAURY.

Gérald, le prisonnier vient d'affirmer... mais non !
 Les hordes des Saxons peuvent, quoi qu'il en dise,
 Même contre nos murs tenter quelque entreprise.
 Qu'ils viennent attaquer les fossés ou la tour,
 Je veux être au péril le premier, c'est mon tour !
 Ne songe pas, Gérald, au trait qui peut m'atteindre,
 Pour Berthe seule il faut veiller, il faut tout craindre,
 Et si je méritais ce glorieux trépas,
 Si je tombe à ses yeux, mon fils, ne me plains pas !
 — Maintenant, aux remparts ! Que tous les hommes d'armes,
 Nos colons et nos serfs, au premier cri d'alarmes,
 Soient chacun à son rang ! Que les guetteurs de nuit
 Restent l'oreille à terre, épiant chaque bruit !
 — Vous, du poste avancé faites doubler la garde
 Par nos meilleurs soldats... Mais ce soin me regarde.
 — Toi, reste ici, Gérald ; c'est le poste d'honneur.

GÉRALD.

Merci, mon père ! Dieu me fera ce bonheur
 De payer de nouveau la dette de la France
 Au grand nom de Roland, j'en ai là l'espérance !
 Je trouvais, pardonnez ! lorsque j'étais enfant,
 Que vous ne disiez pas ce nom assez souvent !
 Je me le répétais mille fois à moi même ;
 Roland fut mon héros, mon idéal suprême ;
 Il me semblait — je sens mon orgueil aujourd'hui —
 Que quelque chose en moi me rapprochait de lui ;
 Dans mes rêves d'enfant en lui je croyais vivre ;
 Il me semblait du moins le voir, l'aimer, le suivre
 Dans sa gloire éclatante et dans ses fiers travaux,

Et comme lui tomber aux champs de Roncevaux !
Ah ! vous l'avez bien dit tout à l'heure : sa fille,
Nous la saurons défendre, et, dans notre famille,
Parmi nos gens, mon père, et dans notre maison,
Elle ne trouvera jamais de Ganelon !

AMAURY, bas.

Venez, venez, Radbert ! — Voilà ce qui dévore ! —
Venez !

GÉRALD.

Adieu, mon père ! Ici, jusqu'à l'aurore,
Debout, cherchant de l'œil l'ennemi prompt ou lent,
Votre fils gardera la fille de Roland !

SCÈNE V.

GÉRALD, BERTHE.

(Gérald est debout sur la galerie, regardant au loin vers le Rhin et la campagne.
Berthe regarde Amaury s'éloigner, puis elle s'arrête assez longtemps les yeux sur
Gérald immobile; enfin, elle parcourt lentement la grande salle, et arrive devant
la table où se trouve le *Jeu des vertus*.)

BERTHE.

Ah ! le *Jeu des vertus* ! — Ce jeu me le rappelle,
Au palais de Lutèce ou bien d'Aix-la-Chapelle,
Charlemagne souvent, à cette heure du soir,
Me dit : « Prends ce jeu, Berthe ! Il faut aujourd'hui voir
« Quelles sont les vertus que le sort nous indique,

« Et qui de nous saura les mieux mettre en pratique. »

(Elle prend le cornet et agite les dés.)

Ce n'est qu'un jeu. Pourtant les inspirations
En sont bonnes toujours, très-bonnes! — Essayons.

(Elle jette les dés et lit sur le tableau.)

« Devant chacun, devant soi-même, être sincère. »

C'est facile, et cet ordre était peu nécessaire.

(Elle lit de nouveau.)

« Grande pitié pour ceux qui nous ont fait souffrir! »

Ah! si l'occasion venait à moi s'offrir,

Je voudrais pratiquer cette vertu céleste!

Et cependant, qui peut savoir! — Lisons le reste.

« Reconnaissance! » Bien!

(Elle regarde du côté de Gérard, toujours immobile; elle reprend les dés et va les
jeter de nouveau, mais elle s'arrête comme ayant réfléchi.)

Aujourd'hui, c'est assez.

(La nuit tombe.)

VOIX D'AMAURY, au dehors.

Dieu nous garde : veillez!

GÉRALD, répondant.

Dieu nous garde : veillez!

(Une autre voix répète le cri plus loin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRALD.

Berthe va donc partir ! La plaine est libre enfin ;
Les tribus des Saxons ont repassé le Rhin,
L'armée impériale arrive sur leur trace ;
Dieu d'un nouveau combat ne m'a pas fait la grâce.
Demain, ce soir peut-être, elle va nous quitter !
— Tous les soupçons, du moins, j'ai su les éviter :
Mon père ne sait rien ! Tout le monde l'ignore,
Ce secret de mon cœur !... Gardons-le bien encore !
— Ce silence me pèse... Il m'humilie, il ment,
Et la honte qu'il donne en est le châtement !
— Raisonçons toutefois... Pourquoi ne pas me taire ?
Tout homme a son secret, toute âme a son mystère ;
La pudeur, la prudence, au cœur le plus loyal
Sont permises toujours... Et cependant c'est mal !
Les nobles sentiments dédaignent tous les voiles,
Le ciel n'est plus le ciel quand il n'a pas d'étoiles !
Mon secret dans mon sein ne peut plus s'enfermer :
Mon père saura tout ! — Mais pourquoi l'alarmer ?